

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Un Aigle dans la basse-cour* de Suzanne Paradis**
Suzanne Paradis, *Un Aigle dans la basse-cour*, Montréal,
Leméac, 1984, 305 pages.

André Renaud

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Renaud, A. (1985). Compte rendu de [*Un Aigle dans la basse-cour* de Suzanne Paradis / Suzanne Paradis, *Un Aigle dans la basse-cour*, Montréal, Leméac, 1984, 305 pages.] *Lettres québécoises*, (38), 71–71.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un Aigle dans la basse-cour

de Suzanne Paradis

Dans les années cinquante, un garçon naît au sein d'une famille à problèmes. Son père est un faible et se manifestera surtout, de façon négative et traumatisante, par son mutisme et sa léthargie. Acariâtre et morose, sa mère file une existence malheureuse et passe sur lui la plupart de ses sautes d'humeur.

Yannick (c'est le nom de cet enfant) a aussi des frères et des soeurs: surtout un frère aîné qui jouera par suppléance le rôle du père et qui se manifestera par la cruauté. Une des soeurs paraîtra discrète et effacée, alors que l'autre, plus jeune et plus sotté, sera tout simplement mesquine.

Yannick est donc un enfant mal-né. Dans un milieu qui ne favorisera jamais, ni sa sensibilité, ni son imagination, ni son intelligence. Pourtant, l'enfant ne mérite pas un tel sort: il a le sens de la famille et souhaiterait établir avec les siens un réseau de communications chaleureuses et affectives.

Il résulte de cette situation de départ tous les complexes et tous les mouvements de révolte que l'on peut imaginer. Le petit s'adapte mal au retrait du père; il souffre quotidiennement des nombreux rejets de la mère. Et il n'en faut pas plus pour voir surgir de l'innocence les signes les plus typiques de la délinquance juvénile.

Si tout va mal à la maison, tout va également mal à l'école où le petit, qui ne s'y fait pas d'amis, demeure imperméable aux plaisirs de la découverte intellectuelle. Bientôt il passera pour un cancre et ne trouvera plus de récréation que dans sa propre rébellion.

Les liens et les affinités affectives qu'il noue avec son paysage natal et avec la nature en général, Yannick les couvrira en-dedans de lui-même. Cela deviendra son dialogue intérieur. Avec le monde extérieur il établira des rapports agressifs et dévastateurs. Un jour, parmi les larmes et la colère étouffée, naîtra la violence. D'abord la violence contre soi-même, puis la violence contre les autres.

Yannick aura dès lors accompli, malgré lui mais non pas sans s'en rendre compte et sans en souffrir beaucoup, le cycle infernal qui mène de la tendresse à la rage; il n'y aura plus de limites à sa soif de vengeance. Cela se manifeste convulsivement par des crises d'auto-destruction et également par le besoin de tout détruire ce qui se trouve sur son chemin.



À Québec où il doit suivre sa mère et ses frères et soeurs, le garçon fait le difficile apprentissage de la ville, lui qui s'était tant attaché à sa Gaspésie natale. L'enfance a été pénible; l'adolescence l'est bien davantage dans un espace réduit et contraignant où la vie familiale se détériore de plus en plus, la mère sombrant avec des hommes dans une promiscuité lascive et dégoûtante.

Dans une maison de redressement où il passe l'année scolaire, Yannick recouvre quelque peu, mais pas assez pour assurer sa réinsertion sociale. De retour à Québec il retrouve la même laideur, éprouve les mêmes difficultés avec la vie. Sa révolte éclate, totale, absolue. C'est le concert hallucinant de la drogue, de la boisson, de la prostitution, du vol et de la peur.

Traqué, le pauvre enfant connaîtra toutes les déchéances et toutes les humiliations, avec quelques moments de rémission qui sont aussitôt suivis de chutes plus douloureuses encore que les précédentes.

Sur le fond de ce livre de Suzanne Paradis, sur les malheurs du personnage, sur les intentions sincères de l'auteur, je n'exprimerai ici aucun doute, aucun sentiment adverse. Que cela soit bien entendu.

Mais sur l'entreprise littéraire, j'exprime un désaccord total. Ce livre n'est d'aucune utilité

et un reportage de ce genre — mille fois abrégé — appartiendrait plutôt au journalisme.

C'est dans un quotidien, dans un hebdomadaire ou à la télévision qu'il fallait raconter la vie de cet enfant malheureux. Afin qu'elle soit largement diffusée et qu'elle atteigne le bon public. Afin que les gens qu'elle sollicite au premier chef réagissent et prennent les dispositions qui s'imposent. Tout de suite.

Si on décide de faire passer ce terrible destin au domaine de la littérature, il faut lui assurer le langage du littéraire et en faire une nouvelle, un conte, une pièce de théâtre, un roman. Non pas un ouvrage laborieux qui se situe tant bien que mal à mi-chemin entre le long reportage et la fiction. C'est le parti pris de loyauté de l'auteur à son sujet qui explique l'échec de ce livre.

Le petit garçon et Suzanne Paradis méritent mieux que cela. Lui parce qu'il attend le salut et qu'un livre du genre ne peut rien pour lui, d'autant qu'il nous est donné beaucoup trop tard. Et Suzanne Paradis, parce qu'elle a autre chose à faire que de pratiquer un métier qui n'est pas le sien et où elle est mal venue. Qu'elle sache que la pitié, la commisération et la philanthropie n'ont de raison en littérature que lorsqu'elles sont immédiatement dépassées par les exigences mêmes de la littérature. Ici la littérature n'est jamais satisfaite. Seules restent la pitié, la commisération et la philanthropie. C'est beaucoup? C'est trop peu!

André Renaud

Suzanne Paradis, *Un Aigle dans la basse-cour*, Montréal, Leméac, 1984, 305 pages.